

# DUMONT ET MERVEILLES

“FLANDRES”, À LA MISE EN SCÈNE PURE ET TRANCHANTE, A OBTENU LE GRAND PRIX DU DERNIER FESTIVAL DE CANNES. L'AUTEUR, BRUNO DUMONT, NOUS EXPLIQUE SON TRAVAIL À TRAVERS L'ANALYSE D'UNE SÉQUENCE.

PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS BAUREZ

**A**doré ou détesté, ce fut l'un des sommets de la dernière édition cannoise. *Flandres*, du Français Bruno Dumont, 48 ans, est d'ailleurs reparti avec le grand prix. Film d'amour et de guerre, il traduit avec une acuité remarquable (dérangeante, pour certains) la complexité de la nature humaine : ses contradictions, ses rapports de force et surtout la part animale qu'elle contient. Le récit suit la trajectoire de Demester, un jeune paysan des Flandres, engagé dans un conflit lointain où il va être confronté à une violence totale. Son retour «au pays», où l'attend sa fiancée, n'en sera que plus trouble. La mise en scène de Dumont (*La vie de Jésus*, *L'humanité*, *Twenty-nine Palms*) se caractérise par une recherche constante de l'épure stylistique. Son travail se rapproche en cela de la sculpture. L'objet film est pris comme un bloc dans lequel le cinéaste taille pour en chasser la matière jugée superflue. Avec ce quatrième long métrage, le cinéaste a, sur ce terrain-là, atteint un accomplissement formel indéniable. Dialogues et mouvements de caméra réduits au minimum, uniformité des valeurs de cadre, montage dépouillé, absence de musique et décors le plus souvent nus... Dumont refuse l'artifice afin de créer un lien plus direct entre l'œuvre et le spectateur. Débarrassé d'effets parasites, l'affect de chacun peut fonctionner et «travailler» librement.

Cette radicalité place inévitablement Dumont en marge dans notre paysage cinématographique. Une place qui lui convient. Pourtant, l'homme que nous rencontrons en ce début du mois de juin à Paris, pour les besoins de cette

scène commentée, n'a rien du marginal ou de l'artiste tourmenté. Le regard franc, la poignée de main virile, Bruno Dumont parle avec un mélange de douceur et de fermeté. Sa grande taille impressionne forcément un peu. En cela, ses films – imposants malgré eux – lui ressemblent. Avant d'entrer dans le détail de son travail, comme pour écarter d'éventuels malentendus, il explique : «Ce sont les sensations qui m'intéressent avant tout. C'est pour cela que mon travail est aussi dénudé. Je veux retrouver le réel dans sa forme sensationnelle. Il n'y a donc rien d'intellectuel dans ma démarche. C'est un cinéma qui, je pense, est très sensuel.» Cet ancien prof de philosophie distille un discours clair et précis, se montre également très attentif aux questions et remarques de son interlocuteur. Mieux, les regards – bons ou mauvais – que chacun («critiques, spectateurs, festivaliers, proches, techniciens...») peut porter sur son travail le comblent. «Il y a une espèce d'inachèvement dans ce que je fais ; cela oblige le

spectateur à combler. Il va remplir ce vide et devenir à son tour acteur. Il n'y a rien de plus stimulant que cette interaction.» Le réalisateur va toutefois devoir se faire violence, puisque pour l'exercice que nous lui proposons, seul son avis nous intéresse.

Il va remplir ce vide et devenir à son tour acteur. Il n'y a rien de plus stimulant que cette interaction.» Le réalisateur va toutefois devoir se faire violence, puisque pour l'exercice que nous lui proposons, seul son avis nous intéresse.

**N**os yeux sont rivés sur un ordinateur portable où nous regardons ensemble la séquence choisie par nos soins, que nous allons essayer de décortiquer. Celle-ci amorce l'épilogue de l'histoire. Elle débute dans le désert où Demester vit ses derniers instants de soldat avant qu'un fondu au noir elliptique l'entraîne dans les Flandres, où il retrouve Barbe, sa petite amie... ●●●

